

15 Sept. 1973

Une biennale provocante

POUR le grand public, la Biennale de Paris est une provocation. Depuis 1959 elle n'a pas cessé de troubler les esprits. Elle marque en tout cas la distance entre les préoccupations, les ambitions, l'état d'esprit des artistes et ce qu'on appelle le bon sens commun. Et il est certain qu'on ne peut pas la visiter sans un esprit ouvert, d'une grande disponibilité imaginative, aux propositions « étranges ». Je ne citerai qu'un exemple : un gardien de musée, le matin du vernissage, entre dans une salle où il découvre des tas de mégots étalés à même le sol. Il se précipite sur un balai et commence le nettoyage. Un véritable cri l'interrompt dans sa besogne. C'est un artiste qui lui apprend qu'il est en train d'anéantir son œuvre qui justement était constituée par la dispersion volontaire des cadavres de cigarettes... Comme le dit le gardien : « On a beau être habitué à toutes les fantaisies, quelquefois on perd pied »...

Pour visiter cette biennale il faut savoir que la plupart des œuvres exposées ne pensent l'être qu'à l'intérieur d'un musée, c'est-à-dire dans un lieu privilégié qui leur procure une protection et un espace exceptionnels. C'est dans cette mesure que l'on peut dire que sans le musée une certaine avant-garde n'existerait pas. Autrement dit, c'est le musée qui favorise l'avant-garde.

La plupart des œuvres relèvent moins d'une démarche esthétique que d'une pensée et d'une intention sociologique, soit sur le plan de la provocation, soit sur celui de la prémonition. L'artiste apparaît à travers l'œuvre comme le messager de l'activité mentale ou le signe d'un réflexe humaniste existentiel.

Cette Biennale de Paris nous paraît caractéristique sur trois plans : l'art semble abandonner le message politique. On ne trouve pas ou très peu de manifestes, de slogans faisant référence à la pensée marxiste ou à la lutte des peuples. Il n'y a pas davantage de « discours » autour de la technologie ou de la machine. L'en-

semble paraît dégager une intention de retour à l'individualisme, à la présence de l'artiste. Il ne faudrait pas en conclure que le tableau ou la sculpture au sens traditionnel du terme y sont représentés : le bout de ficelle, la vieille planche, le tas de briques sont les matériaux courants. Mais si je peux me permettre de risquer une observation je dirai qu'il me semble que les « créateurs » d'aujourd'hui, après avoir décomposé l'œuvre d'art en ces éléments les plus simples, allant jusqu'à exposer le cadre du tableau ou la touche du pinceau — le pinceau lui-même — sont en train de reconstituer le tableau et l'œuvre de peindre. Cette Biennale et celles qui suivront vont nous faire assister à une tentative de reconstitution de l'œuvre d'art et à l'affirmation d'une nouvelle vision classique du monde qui englobera sans doute la technologie et une part de la vision scientifique. Bien entendu, nous attendons le grand poète plastique qui donnera l'étoile de génie qui fascinera notre sensibilité.

André PARINAUD.

15 Sept. 1973

Chant du cygne pour les peintres chiliens, à Paris

La huitième biennale de Paris ouvre ses portes au public aujourd'hui. Elle rassemble une centaine de « créations » (les guillotines souvent s'imposent, car la volonté de mystifier n'est pas toujours absente de la recherche), signées par des moins de 35 ans du monde entier.

On n'y verra pas sans émotion les œuvres — un « mural » composé de diapositives et films — de la Brigade Ramona Parra.

Ce groupe d'artistes, dont les effectifs se renouvelaient constamment, fut constitué le 6 septembre 1969 au cours de la marche anti-impérialiste Valparaíso-Santiago du Chili.

La « brigade » se manifestait principalement dans les rues des villes du Chili, en fonction des événements de la vie politique, par d'énormes fresques murales, qualifiées de « peintures d'agitation et de propagande ».

Elle avait exposé précédemment à Santiago (1971) et à La Havane (1972). La biennale 1973 constituera par la force des choses son chant du cygne. Aucun de ces artistes — et pour cause — n'était présent à Paris pour l'inauguration.

Le catalogue de la biennale reproduit précisément un chant de Pablo Neruda à la gloire de « Ramona Parra, fleur ensanglantée, guerrière éblouissante... nous jurons en ton nom de continuer cette lutte pour que ton sang soit vengé — chant qui prend toute son ampleur tragique au lendemain du coup d'Etat.

J. V.

15 Sept. 1973

NOUVELLES EXPOSITIONS

8e Biennale de Paris. Musée national d'Art moderne et Musée d'Art moderne de la Ville de Paris, 11-13, av. du Président Wilson, Métr. Sébastopol. T. l. j. de 10 h. à 17 h. (sauf mardi). Auditorium du Musée d'Art moderne de la Ville de Paris, Klé 48.10 : Films, concerts, spectacles, colloques, t. l. s., de 17 à 22 h. (sauf mardi). Entr. 6 F. Du 15 sept. au 21 oct.